

Polygraphe, polymathe  
Diversité (touche à tout)

Publié :

« «Suis-je une bête si compliquée ? » L'interdit de la diversité », « L'œil et l'oreille »,  
13e Colloque, Académie des Lettres du Québec (14 octobre 1995), Éd. Louise Maheux-  
Forcier et D.Viens, 1996, p. 55-70.

Titre :

« Suis-je par hasard quelque bête plus compliquée ? »  
ou l'interdit de la diversité

André Masson, dessin, Buenos Aires 1944

### **Le caractère monstrueux d'un esprit entortillé dans le sensible.**

Lorsque vous travaillez à mettre en relation la parole et la vue, l'audition et la vision, l'écriture et la peinture, etc, lorsque vous tentez de **penser les sens éveillés** (et non pas dans une tension désincarnée vers les essences immuables), alors vous tombez dans la catégorie des touche-à-tout.

Dans notre culture, la pensée doit se développer en ligne droite, de façon rigide, dans une auto-limitation constante de ce qu'elle est. Dévier de cette ligne c'est tomber dans une multiplicité qui est aussitôt perçue comme superficielle et fausse : la du-plicité est hypocrite, la multi-plicité est ruse.

Notre culture suppose un fonctionnement autonome de la pensée. Pourtant la pensée s'inscrit dans l'acte de voir ou d'entendre, lorsque regarder et écouter sont aussi pensée. Notre culture conçoit que comprendre est supérieur à voir et entendre, que comprendre c'est voir sans les yeux et entendre sans les oreilles, comme lorsqu'on dit « je vois ce que vous dites » ou « j'entends ce que vous me signifiez. » C'est une culture héritée de la cité des *Lois*, qui exige des citoyens de ne s'occuper que d'une chose et de s'en tenir à cela. Le philosophe peut passer sa vie le regard rivé sur le monde des Idées, sans patience pour la diversité et les fluctuations du monde. Toujours égal à lui-même, entièrement absorbé par le retour de sa pensée sur elle-même, il s'occupe à établir la valeur universelle de son point de vue et à bien se situer dans un monde qui ne bouge pas.

Cette culture condamne toute intelligence a- qui serait **sensible**, b- qui serait également **fluide** au sens où elle s'adapte à son objet, c- qui serait **polyvalente** au sens où elle pense simultanément sur divers registres. Car c'Est une intelligence qui doit faire face à des situations incompatibles, des réels disjoints, des forces hostiles. Une intelligence née de la nécessité d'épouser la diversité pour la penser, quand on ne saurait penser que **dans** le divers et le changeant<sup>1</sup>. quand la diversité dans l'esprit (intérieure) serait l'*analogon* de la diversité dans le monde (extérieure). Rien ne serait plus horrible que cette pensée qui change et se diversifie en elle-même, tant et si bien qu'elle ne peut se reconnaître elle-même et continue pourtant à penser **dans** le monde de façon sensible, fluide et multiple. Ce serait l'esprit devenu monstrueux, une tête devenue sensible au divers, qui marche et qui ressent, qui voit et qui entend.

---

<sup>1</sup>. « pour maîtriser le devenir en jouant de ruse avec lui, l'intelligence doit, aux yeux des Grecs, en épouser en quelques manières la nature » Voir Marcel Détiéne et Jean-Pierre Vernant, « La métis du renard et du poulpe », *Revue des Études grecques*, LXXXII, juillet-décembre 1969, no. 391-393, p. 316.

Chez les anciens Grecs, cet esprit monstrueux est figuré sous les traits de Typhon : un être multiple aux cents têtes et aux membres tout aussi nombreux<sup>2</sup>. C'est le cauchemar auquel essaie d'échapper Socrate lorsqu'il se confie à Phèdre

« suis-je par hasard quelque bête plus compliquée et bien plus enfumée par l'orgueil que n'est Typhon ? suis-je un animal plus paisible, sans autant de complications et qui, de nature, participe à une destinée divine où n'entrent point les fumées de l'orgueil <sup>3</sup> ? »

Cette bête plus compliquée c'est le polype, c'est l'esprit polypliquée<sup>4</sup>. Socrate se demande s'il n'est pas trop entortillé à la façon du polype, dans la diversité du monde où l'ont entraînées les effluves de la vanité qui nous portent au dehors de nous-mêmes. Le polype possède plusieurs bras, qu'il jette ici et là, à la recherche de nouveaux points d'appui, prêt à déplacer son centre de gravité vers une seule prise. On reproche au polype de prendre la couleur du fond sur lequel il repose : ce que l'on ne dit pas assez c'est qu'il adopte la couleur du fond pour mieux s'y fixer, prudent et tenace il s'attache aux rochers. Il va au divers pour s'y perdre, mais surtout il recherche le solide pour s'y confondre. Son mimétisme, son habileté à paraître, tout cela est une prudence<sup>5</sup>, ce n'est pas un désir aveugle d'être assimilé à tout ce qui est autre, un désir pluriel d'être séduit par l'ailleurs. C'est un esprit particulier : « *l'esprit du poulpe aux nombreux replis* <sup>6</sup> ».

Certes, il est périlleux d'aller vers le divers qui nous entoure, il est encore plus périlleux de se laisser habiter par le divers, d'abord par mimétisme, ensuite parce que nous serons devenus nous-mêmes étranges. Chacun, lorsqu'il se sent travaillé par la diversité, se demande alors « *suis-je par hasard quelque bête plus compliquée ?* »

---

<sup>2</sup>. Voir F. Vian, « Le mythe de Typhée et le problème de ses origines orientales », in *Éléments orientaux dans la religion grecque ancienne*, Biblioth. des Centres d'études supérieures spécialisés, Paris, 1960, p. 17-37. Voir Detienne et Vernant, p.304-305.

<sup>3</sup>. *Phèdre* 230a, in Platon, *Œuvres complètes*, trad. L. Robin, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, II, p. 13.

<sup>4</sup>. De πολυ plusieurs et πλοκοσ, qui est plié, tressé. Socrate est entortillé : πολυ·πλοκοσ.

<sup>5</sup>. Detienne et Vernant, p. 291-317.

<sup>6</sup>. Théognis de Mégare, cité par Roger Caillois, *La Pieuvre, Essai sur la logique de l'imaginaire*, éd. La Table ronde, 1973, p. 26. Voir Detienne et Vernant, p. 305.

Le poulpe change-t-il de teintes en fonction du fond marin, ou en fonction de ce qu'il « voit » du fond marin ? Dans ce dernier cas il ne serait pas une nouvelle production de la nature, mais une imitation de celle-ci, disposant d'une palette vivante où dominant le safran, le châtain foncé et le bleu foncé tirant au noir. Son corps est nuagé de grandes taches mobiles, qui migrent et serpentent sous la peau, augmentent, diminuent et disparaissent. Le poulpe est une marbrure vivante dont les changements de coloration — croit-on — expriment les émotions : la colère, l'agonie, l'amour, — mais sont aussi les manifestation d'une intelligence. Il est un fond marin aux reflets toujours fluctuants, un ciel ennuagé où se précipitent les heures.

Le philosophe qui figure ainsi le cauchemar de l'esprit — devenir polype, devenir Typhée — est un homme qui sort rarement de la ville, qui n'en franchit les murs qu'accompagné de Phèdre avec lequel il s'installe aussitôt sous un arbre. Comment peut-il comprendre la vie dispersée de celui qui s'intéresse toujours à autre chose, à tout ce qui n'est pas lui-même ? Comment peut-il juger la vie de celui qui n'a pas de chemin, qui navigue dans un univers fluide et changeant<sup>7</sup> ? Le polype évoque une intelligence variée, habile à naviguer dans le divers, une intelligence que l'on se refuse, que l'on dénonce comme orgueil. Pourtant est-ce de l'orgueil de vouloir connaître ce qu'on n'est pas (et que l'on est peut-être aussi!). Le monde est un lieu si varié, si étonnant dans les formes du vivant, si improbable dans la multiplicité de ses liens, dans l'enchevêtrement, l'entrelac de tout dans tout. L'esprit aux multiples plis veut connaître en quoi il est déjà lié à tout, il s'ingénie à établir des liens auxquels il se noue. Il veut se

---

<sup>7</sup>. A Socrate on peut opposer Ulysse le poulpe, à l'intelligence variée, à la fois rusé et navigateur. Cf. Eusthathe, p. 1381 cité par Detienne et Vernant, p. 292-317.

perdre dans le labyrinthe de tout de qu'il n'est pas, tenir le monde toujours à portée pour le mieux embrasser, s'y perdre dans l'étreinte de tous ses replis. Pourtant on lui reproche de ne pas se connaître lui-même dans l'unité d'un repli profond.

On dit souvent que la diversité dans la pensée est néfaste : elle camoufle notre incapacité de creuser une question en se laissant interpellé par toutes. Je cite sur ce point Novalis dans un passage qui a le mérite de mettre côte à côte la question de la pluralité dans la connaissance et la diversité dans la jouissance.

« Nous sommes de toute façon si limités que nous ne pouvons jouir pleinement que de peu de choses. Et enfin n'est-il pas meilleur de s'approprier complètement un bel objet que d'en passer par des centaines, buvant un petit coup partout, et s'émuissant bien vite les sens à force de demi-plaisirs souvent contradictoires, sans y avoir gagné quoi que ce soit <sup>8</sup> ? »

Pourtant les possibilités de jouissances sont multiples, pour qui va les chercher à des registres différents, — sans renoncer à notre fidélité envers notre époque, dont nous voulons connaître les stimulations intellectuelles.

Notre société se méfie des gens qui s'intéressent au divers. Toute diversité devient le spectre d'un polype d'effluves et de reflets — les séductions d'être toujours autre. Comment la crainte de tout ce qui se situe au-delà du cercle bien tracé de nos intérêts peut-elle donner forme à un tel spectre ? Parce que le polype est la représentation limite de la pluralité dans l'esprit, — c'est une pluralité qui ne manque pas d'apparaître monstrueuse, car — selon Feyerabend « tout ce qui ne réussit pas à s'intégrer dans le système de catégories établi, ou tout ce que l'on dit incompatible avec ce système se trouve soit considéré comme tout à fait horrible, soit plus fréquemment, simplement tenu pour inexistant<sup>9</sup>. » Bientôt ce monstre du divers et du pluriel, à la fois horrible et inexistant, devient la figure de toutes les transgressions de l'ordre culturel, du dérèglement de l'esprit dans le savoir, de l'aberration de l'intelligence, — et cela parce qu'il est d'emblée une monstruosité de la représentation :

1- L'esprit aux multiples replis connaît le monde par mimétisme. Ainsi il s'apparente au poulpe qui (plus encore que le caméléon) use de façon aberrante

---

<sup>8</sup>. Novalis, *Dialogue I*, p. 431. cité par Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, coll. Les Essais, 1984, p. 131 Voir le chap. 5..

<sup>9</sup>. « Et la science n'est pas davantage prête à faire du pluralisme théorique le fondement de la recherche » Paul Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, trad. B. Jurdant et A. Schlumberger, Seuil, 1975, p. 336.

de l'imitation. C'est l'imitation abandonnée à sa prolifération sauvage, une imitation cependant si habile qu'il nous semble bientôt que ce que nous tenons pour essentiel — ce qui nous est propre —, serait une forme de paraître.

2- L'intelligence tentaculaire et variée, le *poluplokou noéma*<sup>10</sup>, possède la bivalence de se manifester aussi bien du côté de la parole que du côté de l'action, fait jouer l'un avec et contre l'autre. C'est déjà une transgression très grave, lorsque ceux qui parlent doivent se garder d'agir, et ceux qui agissent doivent laisser la parole et l'écrit à ceux qui en connaissent l'usage.

3- Finalement, à cette bivalence parole/action correspond une deuxième bivalence : cette intelligence se manifeste aussi bien du côté de l'oreille que du côté de l'œil. C'est ainsi que l'on saura ajuster l'un à l'autre l'écrit et l'image, le verbal et le visuel, ... pour les articuler comme opposés et comme compléments, pour les révéler comme aspects d'un tout. Il faut alors renoncer à cette réalité que nous situons toujours au-delà des représentations et des significations que nous établissons, lorsque — ce que je dis devient vrai parce que je le dis si bien que c'est comme si je le vois; et — ce que vois devient réel car je le vois si bien que c'est comme si je m'en donnais la lecture<sup>11</sup>.

De plus, cette bivalence écoute/regard doit être elle-même subdivisée : l'intelligence devient une façon d'être vigilant dans le regard et aussi une façon de se donner à voir afin de passer inaperçu. C'est une façon d'être à l'écoute et aussi d'être entendu dans les discours que l'on tisse. C'est une façon de prendre les choses dans les filets du langage et aussi de se modeler sur ces objets comme si on se laissait prendre par eux.

### **Condamner le touche-à-tout**

Notre peur de la diversité est motivée par notre peur de l'étranger. Les voyages sont dangereux parce qu'ils nous exposent à une multiplicité qui entre dans l'esprit et font de nous des êtres aux pensées et aux actions multiples (polupragmonéo). Ainsi du voyageur qui revient de loin, ou de celui qui trouve le lointain dans le proche — si

*«on le juge, à son retour, corrompu, on lui défendra d'entrer en relation avec qui que ce soit, jeune ou vieux, pour se donner l'air d'être un savant homme : obéit-il aux magistrats? qu'il ait alors l'existence d'un simple particulier; sinon, qu'il meure, au*

---

<sup>10</sup>. Cf. Detienne et Vernant, p. 307.

<sup>11</sup>. Nous faisons allusion ici à l'esthétique littéraire de Michel Foucault dans ses études sur Roussel, Bataille, Artaud, etc.

moins s'il a été condamné devant un tribunal comme étant un touche-à-tout dans le domaine de l'éducation et des lois <sup>12</sup>. »

Voilà qui est proprement insupportable, — avoir l'air savant, fort d'une pensée qui vient de l'autre, sans se soumettre à l'exigence de penser le Même à partir du Même. Avoir l'air savant tant et si bien que la différence s'estompe, quand l'apparence du savoir procède de l'imitation. De toute façon un tel maître habile en tout, poly-technique, ne saurait œuvrer que dans le virtuel : semblable aux polypes, ces êtres spéculaires qui inscrivent dans leur chairs l'imitation du ciel tandis qu'ils prétendent se façonner eux-mêmes. Platon dénonce **tout savoir-faire qui prétend mettre la main à tout**. L'artisan polyvalent ne peut être qu'un imitateur dont la soi-disant sagesse ne provient que de son incapacité à distinguer entre la connaissance des formes et l'imitation des apparences. « *pourvu que, un miroir dans la main, tu consentes à le promener dans toutes les directions; tu auras vite fait de produire un soleil, avec tout ce qu'il y a dans le ciel, vite de produire une terre, vite de te produire toi-même, aussi bien le reste* <sup>13</sup> ! »

Le touche-à-tout inquiète parce qu'il a vu et entendu des choses lointaines qu'il substitue au proche. Il joue des miroirs avec dextérité, produisant des reflets savants, outrepassant ce que nous croyons digne d'être rendu intelligible. Il faut le tuer car la multiplicité dans l'esprit est une maladie qui ne peut guérir. La dispersion est une fureur qu'il faut tempérer pour « *la bonne qualité de notre État* », c'est une maladie d'autant plus pernicieuse que la multiplicité engendre la multiplicité. Bientôt chaque partie de l'âme est portée « *à faire des choses qui lui sont étrangères* <sup>14</sup> ». Les tentacules de l'esprit s'agitent, elles ne sont que le mouvement par lequel l'esprit s'excède et s'abandonne à des « *mouvements tumultueux et divagants* <sup>15</sup> », — par lequel il s'abandonne à l'expérience des yeux et des oreilles, qui sont par ailleurs corrompus. Dans la crainte de cette maladie de l'imitation, on se replie sur soi (encore un pli, qui accentue la polyplication) mais presque aussitôt, dans un retour animiste, nous projetons hors de soi cette fébrilité mentale : alors **nous voyons dans les choses la forme débridée de l'esprit**. Le spectre hideux du polype réapparaît avec chaque touche-à-tout, ou,

---

<sup>12</sup>. *Les Lois*, XII, 952b sv.; Pléiade, II, p. 1103. πολυπραγμανω

<sup>13</sup>. *La République*, X, 596 d-e; Pléiade, I, p. 1208. C'est ainsi que Platon critique les imitateurs : l'artiste imite ce que les autres produisent mais il croit à son tour produire quelque chose parce qu'il ne voit pas qu'il ne produit que la façon dont ces produits nous apparaissent.

<sup>14</sup>. *La République*, IV, 444 b; Pléiade, I, p. 1015. πολυπραγμοσυνη - le terme évoque les tendances multiples de l'âme, ses mouvements tumultueux.

<sup>15</sup>. *La République*, IV, 444 b.

plus précisément, dans chaque touche **un peu** à tout. Voilà ce qu'il en coûte de vouloir tout voir et tout entendre, — le touche-à-tout est en fait un œil monstrueux, une oreille comme repli hideux de la chair. Le polype — rappelons-le — n'est pas une image archaïque qui ressurgit avec l'effondrement d'un ordre culturel, c'est plutôt une image de la transgression de cet ordre culturel, de l'intolérance envers la diversité dans une société où : « *le fait de faire la tâche qui est la nôtre et de ne point être un touche-à-tout est justice* <sup>16</sup> »

On voit ainsi qu'au cours des âges, la description du poulpe (et autres céphalo-podes — ces têtes qui marchent toutes seules) était la projection d'une certaine image de l'esprit. On ne pouvait envisager une certaine diversité dans l'esprit sans frémir et voir dans le polype une représentation de l'esprit devenu visqueux, l'esprit devenu un horrible muscle tentaculaire qui s'agrippe à ce monde pour en sucer l'essence<sup>17</sup>.

Voilà qui fait de cet animal un monstre : c'est l'être humain devenu transparent, dans lequel la vie affective est devenue visible, parce que c'est un être humain tout entier soumis à ses organes : à ses explorations et ses captations. Il est monstrueux et inexistant, irréprésentable et vide, saturé de sensations et superficiel. En effet, on dit que le polyvalent est superficiel parce qu'on pressent que derrière le multiple se profile le Rien. L'esprit qui se laisse déborder par sa multiplicité rencontre le Néant dans lequel la pensée est suspendue. Le polymorphe, comme inavouable de l'esprit, devient l'aspect inavoué de la création divine, là où la création se détache de Dieu, devient exé-créé. Le *poluplokou noéma*, à la frontière de l'humain, est comme le polype que l'on disait le dernier des animaux : on disait que le polype faisait le lien entre l'animal et les formes inférieures dans la chaîne des êtres postulée par Leibniz<sup>18</sup>.

Le polype ce n'est donc pas seulement le monstre in-créé qui marque l'emprise de l'imaginaire sur l'esprit, qui marque l'emprise de l'œil et de l'oreille sur la pensée, c'est — selon Victor Hugo, « *l'insaisissable qui flotte* <sup>19</sup> » dans l'esprit. **C'est pourquoi l'esprit se voue à l'étude du divers, au multiple, comme**

---

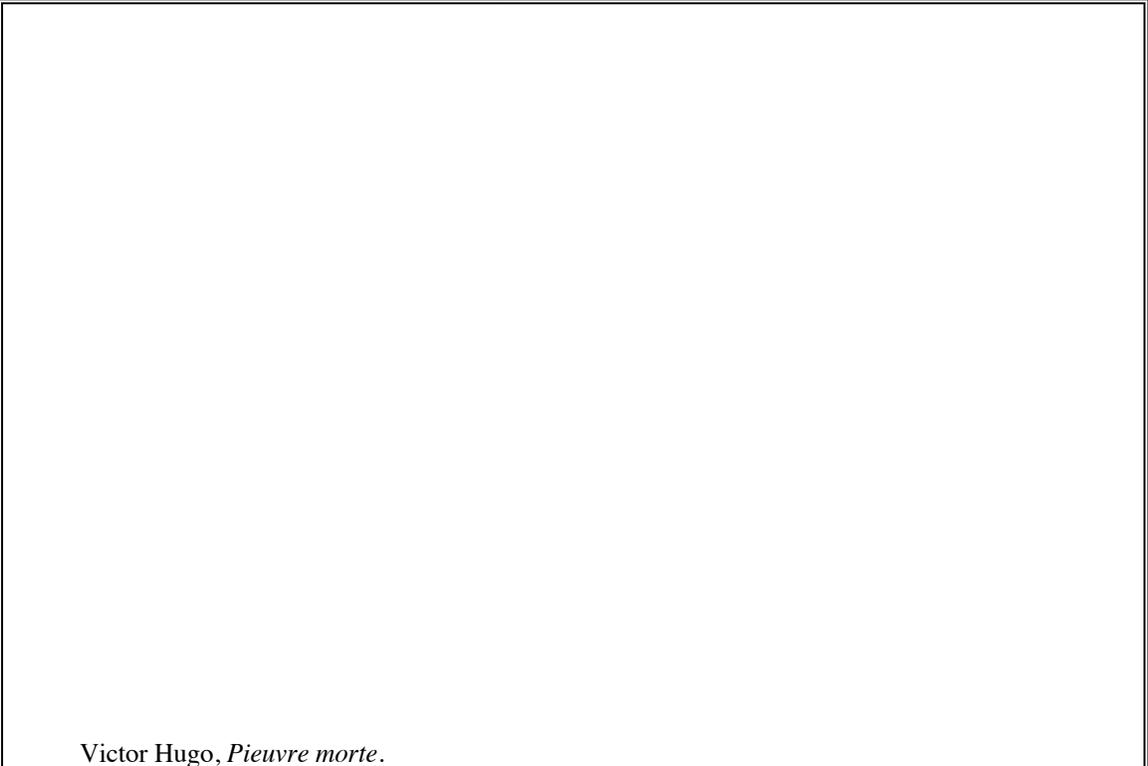
16. *La République*, IV, 433a, Pléiade, I, p. 998-99. πολυπραγμαονεο – trop s'occuper.

17. Le parallèle avec la Méduse est probant : le multiple se substitue à la perte de l'Un, il n'est perçu que comme perte.

18. Voir Pougens, *Littré*, vol. 6, p. 85.

19. Victor Hugo, *Notre Dame de Paris, 1482, Les Travailleurs de la Mer*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 1975, p. 931, IIe part., Liv IV. chap. ii. « *A de certains moments, on serait tenter de le penser, l'insaisissable qui flotte dans nos songes rencontre dans le possible des aimants auxquels ses linéaments se prennent, et de ces obscures fixations du rêve il sort des êtres. L'Inconnu dispose du prodige, et il s'en sert pour composer le monstre.* »

**poussé par la part de lui-même qu'il ne ressaisit pas.** Chez le touche-à-tout moderne, l'esprit est une pieuvre qui veut tout toucher, alors le regard —animé d'une pulsion scopique irrépressible — devient tentaculaire, se pose, court, se perd dans la distance, revient au plus près. Les parcours de l'œil c'est déjà l'être doué d'ubiquité. Le polype évoque cette multiplicité dans le regard, lorsque les yeux sont partout. C'est, selon Hugo, des « yeux au milieu d'une viscosité <sup>20</sup> ».



Victor Hugo, *Pieuvre morte*.

On se rappelle ici l'appel lancé par Joë Bousquet, lorsqu'il voyait la nécessité de repenser de façon révolutionnaire la physiologie. On ne sait rien de l'œil, nul ne peut dire ce que c'est (ainsi pas davantage de l'oreille, hormis Tomatis). Pour le comprendre nous dit Bousquet il faut cesser de le voir comme un instrument, il faut comprendre que cette fonction « domine l'homme au lieu de le servir, qu'elle l'utilise. [...] Nos organes sont au service de notre vie et non pas de notre corps. Ils ne sont pas les esclaves du corps, ni contenus en lui, le corps est contenu en eux, enveloppé dans leur opération ». Le polype aux yeux innombrables (Hydre, Protée, mais aussi Argus) serait le refoulé de cette vérité bien cachée :

---

<sup>20</sup>. Victor Hugo, *Op. cit.*, p. 936. Les poulpes, dit-on, possèdent les yeux les plus perfectionnés et les plus sensibles de tout le règne animal. Cf. Roger Caillois, *La Pieuvre, Essai sur la logique de l'imaginaire*, éd. La Table ronde, 1973, p. 195.

« Chacun de nos sens nous contient entièrement, il est notre être à lui-tout seul<sup>21</sup> »

C'est le corps devenu esclave des yeux, des oreilles, des pieds, etc. corps polyorganique, esprit polysensoriel — synesthésique.

### **Contre la diversité : les ouvrages**

*Quelle est la tâche qui est la nôtre ?* (si on ne veut pas être touche-à-tout) — demande Charmide. Le conseil platonicien (qui siège encore) s'occupe de circonscrire ce qui doit nous occuper, et de rejeter ce qui doit rester au-delà. Charmide interroge Socrate : comment agir dans des choses qui ne sont pas nôtres, comme lorsqu'on doit exercer un métier, soigner des malades ou encore écrire ? La question n'a pas perdu de son actualité : il n'y a pas si longtemps, on formait les gens pour faire toute leur vie le même travail, il était évident qu'ils ne sauraient exceller autrement. On sait aujourd'hui que la plupart d'entre nous auront à changer plusieurs fois de métier. Le modèle sédentaire est perdu, il faut rester debout et avoir les pieds partout — la fidélité à un sujet, un patron, une institution ... n'est plus récompensée.

Critias s'explique : lorsque notre action a permis de **produire un ouvrage**, chose utile et belle, alors il apparaît que cette activité était véritablement nôtre<sup>22</sup>. Tant que nos activités n'auront pas porté fruit dans une belle réalisation, elles paraîtront dispersion, déperdition, dilapidation de temps, d'énergie et de talent, aliénation .

Aujourd'hui, — que ce soit dans les arts visuels ou en littérature, la frontière entre le fantasme d'œuvre et l'œuvre elle-même est de plus en plus mince. Il n'est plus besoin de d'œuvrer, il suffit de parsemer une ébauche d'œuvre de signes dans lesquels viennent s'ancrer les charges théoriques, l'histoire personnelle, les thèmes dominants — que l'on voudrait voir dans une œuvre. L'œuvre ne trouve plus le fondement de sa valeur en elle-même, elle ne trouve plus valeur d'ouvrage par une réalisation concrète, — elle n'existe que dans sa façon de signaler une conception de l'art au milieu. Puisqu'elle n'existera toujours que dans cette visibilité inégalement partagée, — il suffit de l'y évoquer.

Tout va si vite, peut-on encore espérer arrêter le tumulte dans lequel nous sommes plongés, pour nous suspendre dans la contemplation d'un **ouvrage** ?

---

21. Joë Bousquet, « Confession spirituelle », *Le journal des poètes*, no. 1, janvier 1948.

22. *Charmide* 163c ; Pléiade, I, p. 267.

Quand tout le monde s'arrêterait et regarderait ce qu'on a fait ! quand l'Univers s'apercevrait de notre présence ! Pour l'esprit aux multiples plis, rien ne s'arrête, et l'ouvrage n'est jamais achevé. Parce que le monde est un mouvement que l'on ne saurait arrêter, qu'il faut plutôt reconduire. Chacun reprend les entreprises que d'autres ont laissées, et les laisse à d'autres encore, avec le seul espoir qu'elles ne leur paraîtront pas vaines. L'esprit aux multiples plis reste fluide parce qu'il sait dans quelle mesure nous sommes soumis à l'empire des apparences, il sait que la pensée n'est qu'une inspiration et une expiration dans la culture qui irrigue notre société<sup>23</sup>. Il aspire à devenir jeu vivant des apparences et à se confond avec les méandres du monde.

En cette époque, pourquoi passer vingt ans à écrire quelque chose qui occupera la petite communauté des savants quelques semaines à condition que cela soit extrêmement bon? Chacun est occupé à produire quelque chose, ou est trop occupé à assimiler ce qui paraît. Et puis, les vingt années passées, la communauté sera-t-elle encore là ? Elle attendra encore la même chose ? Elle aura encore le temps de s'y attarder ? On meurt de toute façon trop tôt, sans avoir fait le dixième de ce qu'on voulait. Alors pourquoi s'enfermer dans un projet dont la motivation même ne sera plus intelligible ? Vaut mieux laisser une phrase : « il a vécu la bigarrure de son temps, il a aimé son époque ! » Certes il faut tâcher de rendre vivantes les voix du passé, mais aussi il faut faire entendre une voix là où les hommes semblent devenus sourds, c'est à quoi nul ne peut se soustraire : les crises de ce monde, ce que d'autres appellent **les faits divers** (encore cette réprobation de la diversité). Alors il ne suffit pas de parler, on veut aussi agir — dans une polyvalence qui nous est reprochée parce qu'elle implique une diversité d'actions ou encore un excès dans l'action.

### **Le polymathe : méthode et critique**

Depuis les Grecs, — on le voit encore au 18e siècle, la diversité qui s'étend dans l'action est fortement condamnée. Par contre lorsque cette diversité reste enfermée dans le savoir elle est mieux tolérée. Le **polymathe**, celui qui a étudié beaucoup de sciences, dont l'érudition poétique est considérable, est mieux accueilli<sup>24</sup>. Mais il faut que sa curiosité insatiable pour tous les travaux de l'esprit, que sa diligence à s'instruire sur des sujets variés, que le soin qu'il met à

---

<sup>23</sup>. Le poulpe se meut d'inspirer et d'expulser l'eau dans laquelle il nage.

<sup>24</sup>. *Les Lois*, VII, 811a; Pléiade, II, p. 896. πολυμαθησ. C'est un « brave homme, doté d'un savoir fait d'une information abondante et d'une abondante érudition. »

poursuivre cette étude<sup>25</sup>, — que tout cela soit commandé par une **méthode**. On préfère l'ignorant au polymathe qui n'a pas su se discipliner : « *l'étendue de l'expérience et l'étendue des connaissances, quand une mauvaise méthode y a présidé, sont un dommage bien plus grand que n'est l'autre* <sup>26</sup>. » L'aveugle et le sourd sont préférables à celui chez qui les yeux et les oreilles sont tout.

C'est à la fin du XVIIIe siècle que la réflexion sur l'intelligence multi-variée, va quelque peu déplacer les valeurs. Ainsi, chez Louis-Sébastien Mercier, alors que les Lumières ont développé une obsession de la méthode (ex. Condorcet), ce qu'il faut surtout craindre dans la démultiplication encyclopédique des connaissances, ce n'est pas l'absence de méthode, mais l'absence de sens critique et de réflexion personnelle. C'est au contraire lorsque la multiplicité est entièrement soumise à la méthode, lorsqu'elle ne fait pas la place à la critique des idées reçues, lorsque la passion de se mêler de tout n'est pas équilibrée par une franchise honnête, — cette multiplicité enrégimentée (Mercier retrouve ici presque mot pour mot la parole de Socrate) devient le « *monstrueux assemblage d'un savoir pire que l'ignorance* <sup>27</sup> ». Parce que le savoir ainsi ordonné est vidé de sa substance, est réduit à des monuments autour desquels l'esprit reste attaché et perd sa mobilité. Car la finalité de l'esprit n'est pas seulement de comprendre le monde mais serait plutôt de vivre avec les choses (tout comme la finalité de l'œil selon Joë Bousquet est de servir la vie et non le corps).

La fin du 18e siècle signale l'apparition des polymathes, les polygraphes :

« *ces hommes qui (j'ose le dire [c'est L.-S. Mercier qui parle]) s'élancent, comme moi, dans la sphère des possibles, de ces hommes qui stimulent les sots et ôtent au savant, en étonnant sa froide imagination, un peu de son lent et compassé pédantisme* <sup>28</sup> »

Il y a quelques décennies de cela, — on pouvait se consacrer pendant plus de quarante ans à étudier un même auteur, et négliger ses contemporains comme s'ils n'avaient rien à nous dire. Le monde d'aujourd'hui change, nous connaissons — dans le temps d'une vie — plusieurs époques, avec de nouvelles stimulations intellectuelles — et aussi de nouveaux lénifiants. Alors je veux les connaître toutes, je veux voyager dans ma propre société, y débusquer de nouvelles expériences de subjectivité, de nouveaux espaces de contraintes, de

---

<sup>25</sup>. Il s'agit d'une πραγματεία.

<sup>26</sup>. *Les Lois*, VII, 819a; Pléiade, II, p. 909.

<sup>27</sup>. Louis-Sébastien Mercier, Arsenal, « Philosophie », VIII, f. 107. Cf. *Dictionnaire d'un polygraphe*, Textes de L.S.Mercier établis et présentés par G.Bollème, UGE, coll. 10/18, 1978, cité p. 42. Un exemple d'un tel assemblage du savoir serait l'encyclopédie.

<sup>28</sup>. Arsenal, « Notes de travail », II, f.271. Cité *Dictionnaire d'un polygraphe*, p. 16.

nouveaux critères de réussite, de séduction et d'intelligibilité, ... lorsque l'avenir filtre jusqu'ici une autre lumière, je m'imagine de nouvelles possibilités, j'entrevois aussi que tout est encore possible, que tout reste à dire et à refaire.

Aujourd'hui, le polymathe est plus que jamais nécessaire et on a tort de croire que le travail de fond (un sujet, une méthode) serait incompatible avec le désir polyvalent de s'instruire. Ce travail de fond ne bénéficie-t-il pas, sans trop l'avouer, d'une ouverture d'esprit acquise ailleurs? C'est très bien d'être un philosophe scientifique, mais il faut aussi des penseurs aux vues très larges pour mettre en contexte ce que l'on fait, pour faire connaître notre pensée et aussi pour susciter la recherche. Ces penseurs nécessaires sont pourtant mal considérés, la valeur de leur travail est rarement reconnue, ils sont réduits à une catégorie inférieure : — selon la formule d'Amiel — c'est le « *philosophe superficiel, fragmentaire, curieux, c'est le philosophe littéraire*<sup>29</sup>. »

La fréquentation des mêmes auteurs sur toute une vie, lorsque celle-ci ne sort pas d'une méthodologie de lecture et ne s'enchevêtre pas au tissu de notre existence, cela n'est pas non plus philosophie et œuvre de penseur. La persistance toute une vie dans la connaissance des techniques et des langages formels, l'étude sérieuse des schémas et des modèles, tout cela n'est pas davantage philosophie et ressemble plutôt au travail stérile où chacun maintient ses chasses gardées intellectuelles. Certes la culture générale dispersive n'est pas non plus philosophie. Mais, comme un texte apocryphe l'exprime :

« *philosopher ne consiste, ni à s'appliquer avec pareil sérieux aux techniques, non plus qu'à vivre, tête baissée, en touche-à-tout qui se bourre aussi de savoir; mais que c'est autre chose*<sup>30</sup> »

### **Le pluralisme de l'esprit**

Il faudra attendre le romantisme européen du XIXe siècle pour voir la polyvalence enfin consacrée comme valeur réelle et positive. Les romantiques ont postulé une théorie du transformable, du réversible : **voir** ce que l'on **entend**, **entendre** ce que l'on **voit**. Interprétance infinie où ce qui est **vu** à son tour fait **voir** autre chose encore, — ou ce qui est exprimé exprime à son tour quelque chose d'autre, le tout dans des échanges entre l'œil et l'oreille qui relancent indéfiniment le processus, par la traduction intra-culturelle des images dans des

---

<sup>29</sup>. Henri-Frédéric Amiel, *Fragments d'un journal intime*, P., Stock, t.I, p. 19-20. Entrée du 27 février 1851.

<sup>30</sup>. *Les Rivaux* (apocryphe), 136b; Pléiade, II, p. 1279. Ici touche-à-tout traduit polymathe.

mots, des mots dans des sons, et retour dans une multiplicité des moments de vie.

Aujourd'hui plus que jamais les sens s'échangent<sup>31</sup>, tout comme l'abstrait doit être représenté par le concret et inversement. Les idées sont des métaphores, les apparences sont des concepts. Processus sans fin puisqu'il n'y a pas de représentations véritables, complètes, ni de catégories absolues. Les représentations et les catégories sont interchangeable entre elles, les figures et les concepts sont échangeables et réversibles. Il y a un parallélisme des différentes fonctions symboliques où le langage ne transcende pas l'audition et la vue mais devient symbolisation dans l'interdépendance de toutes les fonctions. On **comprend** quelque chose lorsqu'on la **voit** représentée, on la **voit** clairement lorsque l'image nous **parle**, l'image nous **parle** lorsque nous l'avons **comprise**, et ainsi de suite. Pensée circulaire où le réel est exclu et fantasmé.

Donc, en-deça de l'œil et de l'oreille et des mots il n'y a pas l'invisible et l'inouï et l'ineffable — mais plutôt le non-symbolisé, ce qui ne sera symbolisé que dans le recoupement fortuit des fonctions, quand les fonctions versent les unes dans les autres, se convertissent les unes dans les autres. La poésie, qui a su jouer à l'infini la différence et l'identité entre l'œil et l'oreille, s'étend ainsi à tous les registres du savoir, vers la science et la philosophie, à l'intérieur d'une poétique universelle<sup>32</sup> où se réalise un Idéal du Vouloir-Tout. L'encyclopédie des romantiques est ici sans rapport avec l'*Encyclopédie* de D'Alembert et de Diderot, c'est une encyclopédie qui ne vise pas la totalité absolue d'un savoir, lequel serait distinct de ses modes de présentations. Au contraire elle renvoie toutes les présentations les unes aux autres, à leurs différences et à leurs affinités. Chaque chose a droit à une multiplicité de représentations, simultanément, selon des registres sensoriels hétérogènes. Il devient possible à l'« ouvrier de lettres » de mêler poésie, philosophie, art et critique. Enfin !

Les sens (l'œil, l'oreille et aussi la langue, le nez, la peau) parlent entre eux tout comme les pensées se répondent, parce que d'emblée les idées ne se font pas dans une seule tête, Chacun prend part à ce que je pense, je prends part à ce

---

<sup>31</sup>. Cf. la « logique de la sensation » que Gilles Deleuze développe à propos des corps allotropique de Francis Bacon, — qui rappellent les corps polytropiques qui nous occupent ici.

<sup>32</sup>. C'est le projet de Schlegel qui voulait mélanger et fusionner la totalité des formes et de expressions. Cf. F. Schlegel, *Leçons sur l'art et la littérature*, trad. P.Lacoue-Labarthe et J.L. Nancy, in *L'Absolu littéraire*, Le Seuil, 1978.

que les autres pensent<sup>33</sup>. Comme dans la lecture où nous pouvons, depuis toujours, dialoguer avec une multiplicité d'auteurs, de confondre par moments notre esprit avec le leur. Les romantiques de l'ena postulaient une pluralité de l'esprit (ce que l'on appellerait hyper-esprit aujourd'hui) : il faut être plusieurs en soi-même (pluralisme intérieur) mais aussi plusieurs autres en soi, ou encore être soi-même en plusieurs autres. « *L'homme accompli doit pour ainsi dire vivre à la fois dans plusieurs lieux et dans plusieurs hommes* <sup>34</sup> » Chacun reste un seul esprit mais peut « *se métamorphoser en centaines et en millions d'esprits* <sup>35</sup> » Non, il ne s'agit pas de l'hypertexte, de l'hypermedia, ces propos sont de Novalis. Il semble ainsi qu'à la fin du XVIIIe siècle, comme en cette fin du XXe, il a fallu redéfinir l'ouvrier de la lettre, repenser le rôle de l'écrivain et du savant.

« *Tout ce qu'un savant fait, exprime, souffre, écoute, etc. doit être un produit artistique, technique [...] il **représente** des conférences et des sciences — il ressent poétiquement ; quand il dessine, il dessine en tant qu'artiste, en tant que musicien ; sa vie est un roman — ainsi voit-il et entend-il tout — ainsi lit-il. Bref le véritable savant est l'homme complètement cultivé — qui donne une forme scientifique, idéaliste et syncritique à tout ce qu'il touche et à tout ce qu'il fait* <sup>36</sup>. »

Aujourd'hui comme en cette fin du XVIIIe, il nous faut repenser la définition traditionnelle des tâches intellectuelles. Ce que nous faisons en réactivant d'anciennes figures, comme lorsque Maldoror changé en poulpe aux dimensions cosmiques étreint le Créateur et surmonte la Conscience qui persécute les hommes<sup>37</sup>. C'est parce qu'il offre un ciel intérieur que le poulpe offre un « effet nuage » : par le passage de ses tâches, sa robe ennuagée offre l'analogue d'un ciel orageux.

Le poulpe est l'homme transparent dans lequel on peut voir sa profonde Analogie avec tout l'univers.

---

<sup>33</sup>. Novalis, *Fragmente*, éd. Wasmuth, I, no. 1733.. Novalis, *Werke, Briefe, Dokumente*, Heidelberg, 1957, vol.3. Voir Novalis, *L'Encyclopédie. Notes et fragments*, trad. M. de Gandillac, préf. E. Wasmuth, éd. de Minuit, coll. Arguments, 1966, p. 386.

<sup>34</sup>. Novalis, *Fragmente* II, no. 2173..

<sup>35</sup>. Novalis, *Dialogue* I, p. 431.

<sup>36</sup>. Novalis, *Fragmente* I, no. 68.(1798-1799).Trad. de Gandillac, p. 54.Nous retenons ici la traduction Berman, p. 131.

<sup>37</sup>. *Les chants de Maldoror* (1869), Voir R. Caillois, p. 89. Curieusement, Platon fait exception lorsqu'il s'agit d'astronomie : dans ce cas on peut être polypragmatique et « *soumettre à enquête le plus grand des Dieux et le ciel tout entier (...) se mettre l'esprit à la torture* ». *Les Lois*, VII, 821a; Pléiade, II, p. 912. πολυπραγμονεο.

Michaël La Chance, octobre 1995